

Prix de l'Abonnement - Edition Quotidienne
 1 An 9.00 6 Mois 5.25 3 Mois 3.00
 POUR LES ETATS-UNIS... \$ 9.00 \$ 5.25 \$ 3.00
 POUR L'ÉTRANGER..... 12.15 6.10 3.05 1.05
 Les abonnements se paient irrévocablement d'avance



Prix de l'Abonnement - Edition Hebdomadaire
 1 An 3.00 6 Mois 2.05 3 Mois 1.05
 POUR LES ETATS-UNIS... \$ 3.00 \$ 2.05 \$ 1.05
 POUR L'ÉTRANGER..... 4.00 2.05 1.35 1.05
 Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

Fondée le 1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 19 JUILLET 1914

87ème Année

Le Français à la Nouvelle-Orléans

J'ai quitté les Indes à la fin de mai et j'ai gagné l'Indo-Chine par le chemin le plus long : la Birmanie, les États Malais et Java. J'ai visité la Basse Cochinchine en attendant que les eaux fussent assez hautes pour me permettre de gagner Angkor. Revenu à Saigon, je fis une excursion chez les Mois; puis me rendis à Hué, Hanoi et montai jusqu'à Yunnan-Fou. J'étais à Hong-Kong à la fin de septembre, à Shang-Haï en octobre et à Pékin dans la première semaine de novembre, après avoir passé quelques heures dans la colonie allemande de Tsingtao. Je ne pus guère arriver au Japon qu'à la fin du mois, beaucoup trop tard à mon gré, et je fus obligé d'y abrégier mon séjour. Je quittai Yokohama le 11 janvier 1913 et le 28 du même mois je débarquai à San Francisco; je longeai la côte jusqu'à Los Angeles; et, après avoir visité le grand Canyon du Colorado, je redescendis vers le Sud jusqu'à la frontière des États-Unis, à El Paso, d'où je gagnai la ville mexicaine de Juarez, misérable et ruinée par des luttes continuelles.

A mi-février, j'étais à la Nouvelle-Orléans.

C'est une impression étrange que l'on ressent en arrivant dans cet ancien coin de France. C'est à la fois mélancolique et charmant. On va se loger dans le vieux "Carré de la Ville" où des rues qui se coupaient à angles droits portent des noms qui deviennent émouvants pour qui a quitté depuis longtemps la France: Rue Dauphine, rue de Bourbon, rue de Chartres, rue Sainte-Anne. Elles sont tranquilles et silencieuses. Les maisons s'ornent de balcons en fer forgé où courent des fleurs; de vieux hôtels ruinés ça et là... dont on peut, sans être inquiet, pousser la porte aux sculptures vermoulues; et le pas résonne dans les fraîches cours intérieures, comme inexplorées depuis longtemps; et sous les feuilles des bananiers, la fontaine qui murmure dans sa vasque et le faucon moussu qui souffle dans sa flûte brisée rappellent encore la grâce légère de notre XVIIIe siècle. Aussi, avec quelle anxiété on écoute dans la rue parler les passants, dans l'espoir d'entendre le son de notre langue: il m'est arrivé même d'écouter, aux portes. En vain, le plus souvent. Le français se meurt à la Nouvelle-Orléans.

Il disparaît du moins comme langage populaire. Il y a deux sortes de Français, à la Nouvelle-Orléans. Il y a tout d'abord les Créoles, descendants des anciens planteurs, jadis immensément riches, aujourd'hui ruinés, qui conservent intacte leur langue, comme on garde un joyau de famille, l'écho de splendeurs passées. Ceux-là vivent très à part, ne se fréquentent guère qu'entre eux, forment une société très fermée, gardienne des traditions. Ceux qu'on appelle les "Français", ce sont les nouveaux arrivés, depuis les cinquante dernières années (il n'en arrive plus aujourd'hui) qui sont venus en Amérique pour faire fortune en exerçant de petits métiers et représentent vis-à-vis des Créoles l'élément populaire en face de l'aristocratie; une sorte de "Hers" irrespectueux, devant une noblesse ruinée, mais encore fière. L'influence des Créoles est donc à peu près nulle pour la propagation de notre langue ou son maintien parmi le reste de la population française: les enfants des nou-

DÉPÊCHES DES DEUX HÉMISPÈRES

SERVICE DE LA "UNION ASSOCIATED PRESS"

PHONE M. 3487

L'Abeille reçoit de toutes les parties du monde des dépêches quotidiennes qui lui sont transmises par la Presse Associée de l'Union

La situation au Mexique

Monterey, Mexique, 18 juillet. — Sept mille soldats constitutionnels ont reçu l'ordre de se mettre en marche pour Mexico afin que le service d'ordre soit établi. Ces troupes sont sous le commandement du général Jésus Carranza. Les généraux constitutionnels peuvent disposer d'une armée de 37,000 hommes qui pourrait être à Mexico dans les 24 heures.

Mexico, 18 juillet. — La capitale n'a jamais été aussi paisible qu'à présent depuis le départ de Huerta. Le corps diplomatique entier a présenté ses félicitations au nouveau Président, señor Carbajal.

Ignacio Martinez, jeune peintre mexicain, profitant des troubles actuels, a essayé de voler, à l'école des beaux-arts de San Carlos, plusieurs des plus célèbres tableaux, entr'autres quatre Murillos de la valeur de 6,000,000 de pesos. Il a été arrêté avant qu'il ait pu quitter la salle.

On dit que Zapata et d'autres chefs de bandes révolutionnaires refusent de reconnaître Carbajal parce qu'il a été nommé par Huerta. Ils insistent sur la démission de Carbajal avant le 21 juillet "afin d'éviter l'attaque de Mexico, et une effusion de sang."

Le général Pascal Orozco de l'armée irrégulière fédérale avec 4,000 hommes a évacué San Luis Potosí et s'est réfugié dans les montagnes. Il a déclaré une haine mortelle à Carranza et Villa et se battra jusqu'à la mort — "Hasta la Muerte."

Prêtres expulsés par les constitutionnels

Laredo, Tex., 18 juillet. — Les catholiques de Nuevo Laredo, Mexique, de l'autre côté de la frontière, sont privés depuis ce matin des services de leurs curés. Tous les prêtres de cette ville ont été chassés par les constitutionnels, leurs biens et leurs mobiliers saisis, et les églises transformées en casernes.

Les habitants sont dans la désolation, ne sachant où s'adresser pour les cérémonies de mariages, baptêmes et enterrements. Les ministres protestants à Nuevo Laredo n'ont pas été inquiétés par les rebelles. En désespoir de cause les habitants ont adressé un mémoire au général Carranza le priant instamment de donner l'ordre pour le retour des prêtres.

Le procès de Mme Caillaux

Paris, 18 juillet. — C'est lundi que Mme Caillaux comparaitra devant la Cour d'Assises de la Seine. Demain la célèbre détenue sera transférée de la prison St. Lazare à la Conciergerie à côté du Palais de Justice en attendant l'instruction de son procès pour le meurtre de M. Gaston Calmette, directeur du "Figaro", en mars dernier. On apprend, ce soir, d'une source autorisée que Mme Caillaux ayant la certitude d'un acquittement demanderait le divorce s'ilôt son procès terminé. Elle prendrait cette initiative afin de sauver la situation de son époux, car le scandale occasionné par le meurtre de M. Calmette a fait beaucoup de

Edifices fédéraux en Louisiane

Washington, 18 juillet. — M. McAdoo, secrétaire du trésor, a approuvé un crédit de 4,200 par le Congrès pour la construction d'édifices publics à Morgan City et Thibodaux, en Louisiane.

Motocycliste tué

St. Louis, 18 juillet. — Thomas B. Lewis, de Birmingham, Ala., un des concurrents dans les courses de la Fédération des Motocyclistes des États-Unis, s'est tué dans la première course en s'abattant contre une barrière et culbutant dans un fossé de 20 pieds de profondeur.

George V à Spithead

Spithead, Angleterre, 18 juillet. — Presque toute la flotte anglaise est assemblée en rade de Spithead aujourd'hui attendant le roi George qui passera en revue plus de 400 navires des différentes escadres du Royaume-Uni.

De Yacht à Avion

Biloxi, Miss., 18 juillet. — M. Ernest Lee Jahneke, commandeur du "Southern Yacht Club," de la Nouvelle-Orléans, est devenu un tel fervent de l'aviation après avoir suivi les démonstrations d'aéroplane du lieutenant G. de Cavellier, directeur de la station aéronautique de Pensacola, Floride, qu'il a l'intention d'acheter un avion, ou d'échanger son beau yacht "Glencoe" contre un aéroplane. M. Jahneke a une préférence pour le biplan Curtis.

Incendie à bord d'un paquebot

New-York, 18 juillet. — Ce soir, un incendie à bord du steamer "Massachusetts" a mis en danger la vie de plusieurs centaines de passagers au moment où le navire passait sous le pont de Brooklyn. L'équipage s'est rendu maître des flammes sans qu'il y ait eu de panique parmi les passagers. On n'a eu à déplorer aucun accident de personne.

Attitude favorable de la Russie

St-Petersbourg, 18 juillet. — Le gouvernement de la Russie regarde, maintenant, d'un œil favorable l'émigration de ses sujets aux États-Unis d'Amérique. Un "bill" sera présenté au Cabinet exposant les avantages de l'émigration aux États-Unis, et constatant que pendant l'année 1913 les Russes d'Amérique avaient envoyé à leurs parents au pays natal la somme de cinquante millions de dollars.

Le prix des passeports sera considérablement diminué, une association sera formée pour porter secours aux émigrés dans les ports Russes et à l'étranger.

Conserviez soigneusement notre nouveau feuilleton "Fiançailles tragiques."

pour les Hindous valent des temples, et où Ganesh, le dieu à tête d'éléphant, baignait dans son cambouis de jasmin et de beurre fondu, montrait sa trompe éramoisie. Comme la niche était juste au milieu de la rue on avait fixé sur son toit la pancarte qui ordonnait aux charrettes de garder leur gauche "Keep to the left," et le dieu à tête d'éléphant était devenu malgré lui, et en dépit de son naturel libéral et nonchalant, à la fois le soutien et la victime de la Règle. Et ceci me frappa comme un symbole. Si un jour s'en vont ceux qui ont mis la pancarte, on aura vite fait de l'enlever, et tout reprendra comme par le passé.

Nous, Français, avons encore pour nous la facilité avec laquelle se propage notre langue, ce que H.-G. Wells appelle son "pouvoir de contagion"; sans doute on parle l'anglais dans le monde beaucoup plus que le français; mais outre qu'on le parle généralement assez mal, c'est généralement dans un but purement utilitaire qu'on l'a appris; en vue de son utilité immédiate et pratique. Les étrangers qui parlent l'anglais le lient à peine, hormis les journaux et les guides du tourisme. Au

Le suicide interdit en Italie

La Cour de cassation de Rome vient de rendre un arrêt aux termes duquel le suicide est qualifié crime et doit être sévèrement condamné. Cette sentence ayant la valeur d'un arrêt de jurisprudence, le tribunal de Bologne a infligé quarante jours d'emprisonnement à un nommé Duragii, qui avait essayé de se suicider avec un revolver.

On sait que le suicide est aussi qualifié crime par la loi anglaise, mais comme le jury anglais admet presque invariablement qu'il a été commis pendant un accès de démence, personne n'est déclaré responsable. Ce crime a d'ailleurs cela de particulier qu'on ne peut en être puni que si l'on n'a pas réussi à le commettre.

Voir en 9ème et 10ème pages notre Supplément de "Lettres, Sciences, Art, Modes, etc."

elle et y vivaient avec plaisir; qui parlaient la langue des indigènes et à qui ceux-ci venaient faire appel, directement, plus confiants en eux qu'en leurs mandarins; de trouver des villages propres et sans misère, et je me souvenais des cadavres vivants que l'on trouve aux villages indiens, dès que l'on sort de ces villes magnifiques qui forment à l'Inde Anglaise une si somptueuse façade, de ces gouverneurs moins nombreux que les notres, c'est entendu, mais à la tête de si vastes régions que le cri des indigènes n'arrive jusqu'à eux que lorsque c'est celui d'une foule et prêt à se changer en une rumeur de révolte; je fus étonné de trouver une atmosphère plus cordiale en Indo-Chine qu'aux Indes et, sinon plus d'affection, du moins plus de sympathie entre gouvernants et gouvernés; en somme, une influence plus grande et, si colonisation ne veut pas seulement dire commerce et profits réalisés, une colonisation plus efficace. La civilisation anglaise s'est superposée à celle des Indes: elle ne l'a pas entamée, elle ne l'a pas même effleurée. Dans une rue de Jaipore, la ville rose, je passais un jour à côté d'une de ces niches qui

contraire, on apprend lo français autant pour le lire que pour le parler, parce qu'il est l'instrument d'une culture. Et de cette culture le respect semble plutôt s'accroître que s'affaiblir. Des écrivains d'avant garde, — on est tenté de dire des "écrivains de l'avenir," — comme Meredith ou comme Wells, des poètes comme Swinburne, qui ont compris ou comprennent la France, ont singulièrement raffermi son prestige aux yeux de leurs compatriotes, et, attaquant de front les préjugés de leurs critiques et fait bon marché des accusations de légèreté et d'immoralité dont "l'ère victorieuse" nous avait accablés. Ce revirement d'opinion, il m'avait semblé déjà sensible en Amérique: j'ai été heureux d'entendre à Washington M. Jusseraud m'affirmer que ce n'était pas une illusion. Depuis, les "échanges" de professeurs entre les Universités américaines et françaises ont déjà commencé de produire une "littérature de rapprochement" qui servira notre cause.

Je retrans en France, par le Havre, au début de mars 1913, après dix-huit mois de voyage.

Paul CORNUEL,
Professeur au Lycée de Marseille.

(Extrait de la Revue "Les Amities Françaises.")

TEMPÉRATURE DU MOIS DE JUILLET

BULLETIN OFFICIEL DE LA TEMPÉRATURE.

Observations prises samedi, 18 juillet, de 8 heures du soir.

Nouvelle-Orléans, dimanche, 19 juillet. Prédiction pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps couvert; averses probables; vents légers et variables.

TEMPÉRATURE.

La température d'hier à la Nouvelle-Orléans, suivant le thermographe du bureau météorologique des États-Unis, sur le toit de la Douane, était comme suit:

Heure	Température
7 a. m.	30
9 a. m.	33
11 a. m.	36
1 p. m.	37
3 p. m.	38
5 p. m.	37

Le tableau suivant donne le temps pour la journée du 18 juillet 1914 à la Nouvelle-Orléans:

Heure	Temp.	Vent.	Pluie.
7 a. m.	30	W. 10	0.00
9 a. m.	33	W. 10	0.00
11 a. m.	36	W. 10	0.00
1 p. m.	37	W. 10	0.00
3 p. m.	38	W. 10	0.00
5 p. m.	37	W. 10	0.00

veux venus, s'ils comprennent encore le français, ne le parlent plus; leurs enfants à eux ne le comprendront même plus.

Des gens de bonne volonté se sont pourtant trouvés, parmi les Créoles comme parmi les Français, pour s'inquiéter de cette décadence et essayer de l'enrayer. Il s'est formé deux sociétés: celle de "l'Union Française" (1872) et celle du "14 juillet" (1896). La première a ouvert une école de filles; l'Alliance Française lui envoie bien une subvention, mais elle est insuffisante, et le Président, M. Ecuyer, qui assume la lourde tâche de bonifier le budget de l'école, a été obligé d'user d'un stratagème assez américain. Il a transformé le premier étage de l'établissement en salle de cinématographe, et à la porte de l'école française, des affiches invitent pour la soirée les habitants du quartier des Remparts. L'école de la Société du 14 Juillet n'est pas plus fortunée, et pourtant ni l'une ni l'autre ne manquent d'élèves; et un peu plus riches, pouvant payer leurs professeurs d'une façon honorable, elles feraient d'excellente besogne; surtout l'Union Française qui fait avec son école des filles ce que la Mission

laïque est en train de faire au Caire; ne disposant que de ressources modestes et voulant rendre son action aussi efficace que possible, elle considère à juste titre qu'en enseignant les filles et en leur faisant garder l'usage du français, ce sont des institutrices naturelles qu'elle forme pour les enfants de la génération qui suivra. C'est ainsi que fait au Collège Newcomb, rattaché à l'Université Tulane, le professeur français, M. Bozlat de Bordes qui y a même organisé des saisons de conférences en français très suivies et très appréciées. Mais l'œuvre n'en est encore qu'à ses débuts et ces jeunes filles, dont beaucoup portent des noms de France et parlent français avec leur professeur, n'osent le faire entre elles comme si c'était là une ridicule affectation. Le jour où on en sera arrivé à leur cette fausse honte, on aura fait un grand pas. Et il peut et doit être fait.

Car, ce qui les empêche de parler français c'est encore un défaut français. En somme, ce qu'il faut combattre là-bas, comme chez nous, c'est non seulement l'indifférence pour tout ce qui touche à la vie nationale de notre pays, mais encore et sur-

tout un parti-pris de dénigrement contre tout ce qui est nôtre. On l'a déjà dit, on ne le dira jamais assez: il n'y a pas à l'étranger de pires ennemis de la France que les Français. On le trouve partout, sur les bateaux, sur les chemins de fer, aux tables d'hôte, ce compatriote exaspérant à qui un quart d'heure suffit pour passer en revue, père-mère, notre gouvernement, nos compagnies de navigation et notre administration coloniale, et n'en rencontre aussi en France; mais à l'étranger, il est odieux. Il faut après cela du courage pour déclarer par exemple qu'on voyage avec plus de confort réel et d'une façon plus cordiale sur les autres, et il faut s'attendre à faire naître des sourires indulgents lorsqu'on se risque à dire qu'une comparaison entre la civilisation anglaise et la nôtre n'est pas tout à l'avantage de la première. C'est là, chez les Français, une tournure d'esprit naturelle, que même l'observation des faits ne réussit que rarement à modifier. Il faut se faire violence. J'avoue que je fus joyeusement étonné de trouver en Indo-Chine des résidents qui connaissaient leur province, s'intéressaient à

elle et y vivaient avec plaisir; qui parlaient la langue des indigènes et à qui ceux-ci venaient faire appel, directement, plus confiants en eux qu'en leurs mandarins; de trouver des villages propres et sans misère, et je me souvenais des cadavres vivants que l'on trouve aux villages indiens, dès que l'on sort de ces villes magnifiques qui forment à l'Inde Anglaise une si somptueuse façade, de ces gouverneurs moins nombreux que les nôtres, c'est entendu, mais à la tête de si vastes régions que le cri des indigènes n'arrive jusqu'à eux que lorsque c'est celui d'une foule et prêt à se changer en une rumeur de révolte; je fus étonné de trouver une atmosphère plus cordiale en Indo-Chine qu'aux Indes et, sinon plus d'affection, du moins plus de sympathie entre gouvernants et gouvernés; en somme, une influence plus grande et, si colonisation ne veut pas seulement dire commerce et profits réalisés, une colonisation plus efficace. La civilisation anglaise s'est superposée à celle des Indes: elle ne l'a pas entamée, elle ne l'a pas même effleurée. Dans une rue de Jaipore, la ville rose, je passais un jour à côté d'une de ces niches qui

pour les Hindous valent des temples, et où Ganesh, le dieu à tête d'éléphant, baignait dans son cambouis de jasmin et de beurre fondu, montrait sa trompe éramoisie. Comme la niche était juste au milieu de la rue on avait fixé sur son toit la pancarte qui ordonnait aux charrettes de garder leur gauche "Keep to the left," et le dieu à tête d'éléphant était devenu malgré lui, et en dépit de son naturel libéral et nonchalant, à la fois le soutien et la victime de la Règle. Et ceci me frappa comme un symbole. Si un jour s'en vont ceux qui ont mis la pancarte, on aura vite fait de l'enlever, et tout reprendra comme par le passé.

Nous, Français, avons encore pour nous la facilité avec laquelle se propage notre langue, ce que H.-G. Wells appelle son "pouvoir de contagion"; sans doute on parle l'anglais dans le monde beaucoup plus que le français; mais outre qu'on le parle généralement assez mal, c'est généralement dans un but purement utilitaire qu'on l'a appris; en vue de son utilité immédiate et pratique. Les étrangers qui parlent l'anglais le lient à peine, hormis les journaux et les guides du tourisme. Au

pour les Hindous valent des temples, et où Ganesh, le dieu à tête d'éléphant, baignait dans son cambouis de jasmin et de beurre fondu, montrait sa trompe éramoisie. Comme la niche était juste au milieu de la rue on avait fixé sur son toit la pancarte qui ordonnait aux charrettes de garder leur gauche "Keep to the left," et le dieu à tête d'éléphant était devenu malgré lui, et en dépit de son naturel libéral et nonchalant, à la fois le soutien et la victime de la Règle. Et ceci me frappa comme un symbole. Si un jour s'en vont ceux qui ont mis la pancarte, on aura vite fait de l'enlever, et tout reprendra comme par le passé.

Nous, Français, avons encore pour nous la facilité avec laquelle se propage notre langue, ce que H.-G. Wells appelle son "pouvoir de contagion"; sans doute on parle l'anglais dans le monde beaucoup plus que le français; mais outre qu'on le parle généralement assez mal, c'est généralement dans un but purement utilitaire qu'on l'a appris; en vue de son utilité immédiate et pratique. Les étrangers qui parlent l'anglais le lient à peine, hormis les journaux et les guides du tourisme. Au

pour les Hindous valent des temples, et où Ganesh, le dieu à tête d'éléphant, baignait dans son cambouis de jasmin et de beurre fondu, montrait sa trompe éramoisie. Comme la niche était juste au milieu de la rue on avait fixé sur son toit la pancarte qui ordonnait aux charrettes de garder leur gauche "Keep to the left," et le dieu à tête d'éléphant était devenu malgré lui, et en dépit de son naturel libéral et nonchalant, à la fois le soutien et la victime de la Règle. Et ceci me frappa comme un symbole. Si un jour s'en vont ceux qui ont mis la pancarte, on aura vite fait de l'enlever, et tout reprendra comme par le passé.

Nous, Français, avons encore pour nous la facilité avec laquelle se propage notre langue, ce que H.-G. Wells appelle son "pouvoir de contagion"; sans doute on parle l'anglais dans le monde beaucoup plus que le français; mais outre qu'on le parle généralement assez mal, c'est généralement dans un but purement utilitaire qu'on l'a appris; en vue de son utilité immédiate et pratique. Les étrangers qui parlent l'anglais le lient à peine, hormis les journaux et les guides du tourisme. Au